

POUR LA REVUE CANADIENNE.

SUR LA DOUCEUR ET LA POLITESSE.

"Heureux ceux qui sont doux, car ils possèdent la terre," a dit Celui qui prêchait si bien par l'exemple. Quelle morale admirable ne renferme pas ce beau discours connu sous le nom de "Sermon sur la Montagne"! Elle était grande, la foule à laquelle s'adressait le Sauveur, sur les hauteurs dans le voisinage de Capharnaüm, et il semblerait, si l'on pouvait supposer qu'il y eût des degrés dans le bien que pratiquait Jésus, il semblerait, qu'il avait choisi cette occasion pour enseigner aux hommes ce qu'il y avait de plus sublime et de plus aimable, comme de plus utile dans la pratique. Nous disons, *utile dans la pratique*, et en effet, indépendamment du devoir de l'homme envers son créateur, qu'il remplit en pratiquant la douceur qui est une vertu, et une vertu spécialement et singulièrement pratiquée par Celui qui la recommandait, qu'y a-t-il de plus utile à chacun que de cultiver un heureux naturel, s'il l'a en partage, ou de réprimer les mouvements d'une humeur incommode et désagréable, s'il y est sujet? L'homme doux a l'avantage d'initier un modèle qui était la perfection même, il a celui de se pouvoir ménager les bonnes grâces de ses semblables pour opérer le bien par lui-même, ou par leur entremise, avec beaucoup plus de facilité qu'il ne le pouvait faire autrement. Il est estimé, aimé, recherché, il est en paix avec lui-même! C'est donc bien dit, que ceux qui sont doux "posséderont la terre." Quel avantage d'ailleurs, pour des parents que de pratiquer cette aimable vertu! Quelle influence elle peut exercer sur le caractère d'une famille croissante! Les suites en seront bien importantes pour le bonheur individuel de chaque membre de la famille.

La douceur et la politesse doivent toujours être vues en même compagnie. Par politesse, nous n'entendons pas ces observations étudiées de certaines règles d'étiquette, qui varient aussi souvent que le caprice de ceux qui les imposent, en invente de nouvelles, pratiques souvent aussi vaines et ridicules, qu'elles répugnent à la dignité de l'homme de bon sens, mais nous entendons par politesse, le respect pratique que l'on doit avoir pour les droits, les privilèges, les opinions et souvent même, les préjugés, des autres.

Nous sommes faits pour vivre dans un état de société, et non pas dans l'état de nature; il faut donc pour répondre aux desseins de la Providence, se guider d'après un principe qui mette ces droits, ces privilèges, ces opinions, ces préjugés même, sur un pied de parfaite égalité entre tous les hommes; c'est tout simplement une manière d'accomplir le grand précepte d'où ressort essentiellement la doctrine des devoirs. Moncrif, lecteur de la Reine Marie Leckzinska épouse de Louis XV. et l'un des quarante de l'Académie française, mort en 1770, définit la politesse, "l'oubli constant de soi, pour ne s'occuper que des autres". (Mémoires de Mme. Campan, 3 vol. p. 260 des Lettres.)

Nous ne nous arrêtons pas à relever les charmes de la politesse : un cœur bien né en sait trop bien le prix intrinsèque, et l'influence bénigne. Quant à ceux qui ne pratiquent pas cette vertu, ou qui paraissent ne la pas apprécier, nous ne voyons pas de moyen plus efficace d'agir sur eux, que de les traiter avec douceur et politesse. C'est la mise en action de cette belle maxime "heureux ceux qui sont doux, car ils possèdent la terre," qui a fait accomplir aux missionnaires, des choses si extraordinaires auprès des peuples les plus barbares. De nos jours, elle procure des avantages inappréciables tant dans la société civilisée, que chez les peuples sauvages, elle répand des charmes sur tout ce qui est entrepris sous ses auspices, et après avoir aplani les plus grandes difficultés ici bas, elle doit assurément inériter à ceux qui agissent sous son influence, une récompense digne de Celui qui y a attaché tant de prix.

La définition que donne de la politesse M. de Moncrif, n'est pas suspecte, il était, comme on le sait, un

des esprits les plus profonds des temps modernes, et vivait dans une grande Cour. Si l'on veut la chose habillée autrement, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ce qu'en disait le vertueux curé de Préville à Eliza sa nièce, dans une de ces lettres admirables que l'on trouve au 3^{me} vol. de l'ouvrage cité plus haut, Lettre XXXII. p. 261.

"On peut distinguer, (dit-il,) deux sortes de politesse : l'une consiste dans la seule connaissance d'une foule d'usages qu'une femme aigre et désobligeante peut souvent exercer avec scrupule, sans avoir pourtant trouvé l'art de plaire; c'est une politesse d'étiquette, que dans ma retraite, je puis avoir oubliée, et que vous apprendrez bientôt en observant ce qui se passe autour de vous; l'autre ne s'enseigne point, elle est de tous les temps et de tous les pays, et ce qu'elle emprunte de l'un et de l'autre est si peu essentiel, qu'elle se fait sentir à travers le style le plus ancien et les coutumes les plus étrangères. Bien qu'elle ait besoin d'être développée par l'usage, elle part de l'âme, elle tire son charme le plus grand d'un sourire ou d'un regard, elle est la politesse du cœur, et je puis vous le dire, cette précieuse qualité qui répand la joie autour de nous, et qui attire la bienveillance et l'amitié, vous la possédiez dès votre enfance et vous l'exerciez comme par instinct, envers vos jeunes compagnes."

Nous livrons et nos propres observations, et ce qui précède, aux réflexions du public, persuadé qu'on les accueillera avec bienveillance.

M.

Montréal, janvier 1845.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 22 MARS, 1845.

Nous remercions nos confrères du Canadien et du Castor, des gracieusetés dont nous sommes l'objet dans leurs Journaux, et c'est pour nous un plaisir bien vif de pouvoir leur annoncer le succès toujours croissant de notre publication : Oh! que de douces émotions patriotiques et nationales nous avons éprouvé, nous éprouvons chaque jour en voyant tous les compatriotes Canadiens, sans distinction, et surtout la Jeunesse du pays, *le Jeune Canada*, se donner tous la main, former tous ensemble comme une immense association pour propager le goût des Lettres, et étendre notre circulation dans toutes les classes de la Société Canadienne. Certes, s'il est quelque chose qui nous dédommage déjà au centuple de nos travaux et de nos veilles, c'est de voir nos espérances se réaliser, dès nos premiers pas dans la carrière. Honneur donc! non pas tant à ceux qui ont les premiers donné l'idée d'une pareille entreprise, mais bien à ceux qui avec tant d'empressement et de générosité, lui ont assuré une existence solide et durable—et surtout honneur et gloire! aux Amis qui, par leur collaboration, leurs travaux, leurs beaux talents, lui ont déjà donné une si belle vogue, et tant de célébrité. Nous acquittons, bien faiblement par ce témoignage public, la dette de gratitude que nous avons contractée envers eux.

Maintenant comme nous voulons que notre Revue, qu'elle soit imprimée à Montréal ou à Québec, soit éminemment CANADIENNE, nous devons dire que nous avons regretté de voir si peu de nos compatriotes de Québec, inscrire leurs noms sur nos listes d'abonnement, mais nous savons qu'il y a eu en ce pays depuis quelques années tant de publications éphémères du genre de la notre surtout, que le public a parfaitement raison d'être sur ses gardes. Nous nous flattons cependant que bientôt, nos compatriotes de Québec vien-

dront joindre leur bienveillant patronage à celui de Montréal, et donneront leur approbation à une œuvre qui a pour but le perfectionnement de la Jeunesse Canadienne, en fait d'intelligence, de science et d'art. Nous espérons encore que nos jeunes amis de Québec qui se livrent à des recherches et à des études littéraires et scientifiques, fourniront leurs contingents et offriront leur contribution et leurs versements au fonds de Littérature Canadienne que nous voulons former.

Il est encore une partie de l'article du Canadien du 14 du courant auquel nous devons un mot de réponse, c'est celle où il exprime en termes si flatteurs, le désir de nous rencontrer sur le terrain brûlant de la politique. La même chose nous a déjà été proposée plusieurs fois, mais nous ne pouvons pour le présent nous occuper, nous le disons franchement : la politique, cette science noble et admirable, qui s'occupe du bien-être social d'un peuple, et des intérêts bien entendus de la nation, est selon nous une science si sérieuse, si importante, si difficile, qu'avant d'en devenir un professeur, il faut l'étudier, la méditer profondément et être élève. Or, la presse politique est, à notre avis, plus qu'un professorat de cette science si utile, et si sérieuse, c'est un flambeau, c'est une lampe placée sur les confins du passé pour éclairer les ténèbres de l'avenir, c'est un phare placé au milieu d'une mer semée d'écueils, pour éclairer la route du voyageur. Elle conduit l'opinion publique tout en la reflétant fidèlement, c'est sur elle qu'on compte en tout temps, dans les jours d'orage et de tempête, comme aux jours de calme plat. Un nuage noir et sinistre vient-il poindre sur l'horizon, l'éclair briller, le tonnerre rouler ses grondements lointains dans les cieux, c'est la tempête. Alors on entend la grande voix de la presse comme celle du nocher énergique et expérimenté, ranimer les espérances des passagers au moment du danger, exciter le courage et l'énergie de l'équipage, et commander la manœuvre. Elle a soin que les voiles soient fermées quand elles prennent trop de vent et qu'il souffle lourd et comme l'ouragan; qu'on ferme les écouteilles, que chacun soit à son poste et prêt à agir au premier signal. Quand les vents se sont calmés, quand la tempête a cessé, qu'on aperçoit le premier rayon de l'arc-en-ciel sur l'horizon, qui annonce un meilleur lendemain, elle doit livrer sa voile à la brise rafraîchissante qui succède aux vents d'orage. Dans les temps de calme, elle se prépare pour la tempête, réparera sa mâture, ses voiles et ses cables. Elle est en garde contre les bancs de sable où le vaisseau échoue et est surpris tout à coup par l'ouragan subit et alors toujours si fatal. Elle a soin que l'équipage soit bien composé, qu'il soit actif, vigilant et subordonné, et qu'il y ait entr'eux *entente cordiale*, afin qu'ils agissent simultanément au moment de l'action. Elle ne voudra pas passer par une route dangereuse et semée d'écueils, pour arriver au port, et exposer les passagers et l'équipage au naufrage quand on pouvait arriver au même point, par une route plus longue et sans dangers aucuns; et encore elle n'ira pas vous briser contre les rescifs, en vue du port en voulant y entrer à pleines voiles et témérairement.

Mais enfin arrêtons là l'allégorie. La presse politique a une mission sainte à remplir, et une grande responsabilité à assumer. Pour cela il faut surtout, la science et l'expérience, nous n'avons pas assez et de l'une et de l'autre pour nous charger de la mission et prendre la responsabilité.